



---

Volume 34, numéro 1, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705659ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705659ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1978). Compte rendu de [EN COLLABORATION, *Le retour du sacré*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(1), 106–107.

<https://doi.org/10.7202/705659ar>

de ne pas s'y référer pour ajouter à la philosophie du vivant.

Robert PLANTE

Bernard HALDA, **Thématique phénoménologique et implications**, (Husserl, Edith Stein, Merleau-Ponty), Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1976, 71 pages, 13<sup>1</sup>/<sub>2</sub> x 20<sup>1</sup>/<sub>2</sub> cm.

Les pages de ce petit ouvrage sont extrêmement denses mais B. Halda a le don de clarifier les questions les plus abstruses et, à travers le fatras des systèmes, sa pensée se dégage nettement en une phrase toujours limpide.

Une étude antérieure du même Auteur sur « Merleau-Ponty ou la philosophie de l'ambiguïté » appelait celle qu'il nous présente aujourd'hui et où il recoupe, à maintes reprises, Merleau-Ponty que Husserl a inspiré comme d'ailleurs il en a marqué bien d'autres. Ce n'est donc pas pour rien qu'en sous-titre figurent « Husserl, Edith Stein, Merleau-Ponty » pour ne retenir que les plus importants. « Depuis le début du siècle peu de philosophes n'ont pas tiré quelque enseignement ou profit des travaux de Husserl » (p. 45).

Même si le mot « phénoménologie » naquit il y a déjà plus de deux siècles, sous la plume de Jean-Henri Lambert, Edmond Husserl en est le véritable fondateur. Il l'a représentée en Allemagne comme Merleau-Ponty en France. Dépassé par sa recherche — on pourrait parler d'un Husserl qui se succède à lui-même — alors que ses premiers travaux étaient seulement ceux d'un mathématicien « qui s'interroge à propos des techniques qu'il emploie dans ses recherches et les méthodes dont il se sert dans ses analyses » (p. 9), il pousse toujours plus loin, sans savoir où il aboutira au point où son oeuvre atteindra une dimension telle « qu'il apparaît comme presque impossible d'arriver à en donner dès à présent une interprétation globale, définitive » (p. 12).

En ces quelques pages, B. Halda se contente de repérer les points essentiels qui ont eu une influence évidente sur la philosophie contemporaine et dont une sèche énumération, dans la brièveté de ce compte rendu, ne saurait donner une juste idée.

L'oeuvre de Husserl est restée incomplète. Là où se laisse davantage pressentir le terme où

tendait son évolution est son ouvrage inachevé et auquel il tenait beaucoup : *Iden I, Ideen II* dont le titre complet est : *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. Ce que lui n'a pas réalisé, son élève qui fut plus tard sa collaboratrice, Edith Stein, l'a mené au terme. Dans son étude « *De la phénoménologie de Husserl à la philosophie de saint Thomas* », elle va de la phénoménologie à l'ontologie, de l'ontologie à la métaphysique, de la métaphysique à la théologie (p. 63). Du Judaïsme, elle aboutit au catholicisme alors que Husserl était passé du Judaïsme au protestantisme. Trois ans avant sa mort, Husserl confiait à Edith Stein :

La vie de l'homme n'est rien d'autre qu'un chemin vers Dieu. J'ai essayé de parvenir au but sans l'aide de la théologie, ses preuves, ses méthodes; en d'autres termes, j'ai voulu atteindre Dieu sans Dieu. Il me fallait éliminer Dieu de ma pensée scientifique pour ouvrir la voie à ceux qui ne connaissent pas comme vous la route sûre de la foi passant par l'Église. Je suis conscient du danger que comporte un tel procédé et du risque que j'aurais moi-même encouru si je ne m'étais pas senti profondément lié à Dieu et chrétien au fond du coeur (p. 64).

Le sens profondément chrétien de B. Halda a bien su découvrir et montrer de façon superbe les affinités mais aussi les incomplétudes qui existaient entre ces trois esprits : Husserl, Merleau-Ponty et Edith Stein. La fin prématurée de Merleau-Ponty interrompit son aventure spirituelle. Celle d'Edith Stein « partie, elle aussi de la phénoménologie de Husserl, devait aboutir à l'épanouissement d'une pensée extrêmement riche. Le sacrifice de sa vie au divin absolu accompagne son destin consacré jusqu'au tragique à la recherche de la vérité » (p. 59).

Qui lira ce petit ouvrage en retirera beaucoup. On sort toujours enrichi d'une lecture de Bernard Halda.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

EN COLLABORATION, **Le retour du sacré**, Coll. Le Point Théologique 22, Beauchesne, Paris, 1977, 148 pages, 13<sup>1</sup>/<sub>2</sub> x 21<sup>1</sup>/<sub>2</sub> cm.

Sous ce titre sont groupés six travaux présentés à un Colloque tenu à l'Université des Sciences humaines de Strasbourg sur invitation de la Fondation Reinhold Schneider. Cette Fondation attribue un prix à des individus : philosophes,

écrivains, savants ou Institutions qui se distinguent dans la diffusion de valeurs spirituelles authentiques et l'effort de rapprochement des peuples. Elle prolonge ainsi l'action de la Société du même nom qui perpétue l'idéal de Reinhold Schneider (1903-1958), historien, essayiste et poète converti au catholicisme et profondément engagé dans la lutte clandestine contre le nazisme pendant la dernière guerre. Ce bref rappel permettra de mieux comprendre la nature et la qualité des travaux présentés ici comme la diversité des disciplines auxquelles ce colloque fit appel.

La question à débattre partait d'un fait : d'une part, la désacralisation globale contemporaine qui n'épargne rien : Église, États, politique, économie, ordre social, sciences et, d'autre part, l'homme qui n'en rêve pas moins d'un « Tout Autre » et d'un « Ailleurs ». « Sommes-nous en présence des caractères de l'homme sauvage dans l'*homo scientificus* ou voyons-nous paraître un *homo religiosus* d'un type si nouveau que nous sommes devant lui non moins déconcertés que nos pères positivistes ? » (p. 8).

Tel était le problème. Tous n'en comprirent pas exactement le sens et confondirent le sacré avec Dieu ce qui eut pour effet de voir leurs projets rejetés. Et même chez ceux que l'on a retenus, malgré leur mérite respectif, le lien avec le sujet paraît parfois très ténu de sorte qu'il y a déjà de ce point de vue une assez grande disparité entre les travaux en raison de ce que chez plusieurs le sacré reste assez flou. Ce qui fera dire à Claude Geffré : « J'ai été frappé tout au long du colloque par l'indécision de sens dans laquelle nous sommes restés concernant le mot « sacré » (p. 135). Henri-Bernard Vergote, dans sa « Présentation », confiait précisément comment « tout d'abord contestée la formule : « retour du sacré » à laquelle on suggérait un temps de préférer celle de « métamorphose du sacré », se trouva finalement adoptée » (p. 11) alors que Claude Geffré (p. 138) opte pour cette dernière.

Yves Lavoine illustre bien ces ambiguïtés dans « *La presse et le sacré ou la sacralisation métaphorique* » dans une ample moisson de citations toutes les unes plus que les autres révélatrices de ce transfert profanatoire, pour ne pas dire blasphématoire, de termes exclusivement réservés jusqu'ici à des réalités religieuses. Ainsi des journalistes parlant du Parti communiste y découvrent une Église avec ses fidèles, ses schismes (Tito), ses hérésies (Mao), son inquisition (Staline) (p. 38). Mieux encore, un

autre, de retour de Chine, « a réussi l'exploit de lire la Trinité sur le visage de Mao-Tsé-Toung : sa présence est déjà trinitaire à la fois fils, père et saint-esprit. Il est créateur, création et créature : fondement absolu d'une religiosité absolue » (p. 29) Avec plus de profondeur, Dominique Folscheid analysera la pensée de « *Feuerbach et la religion de la Culture* ». La religion ne disparaît pas mais elle est renversée. Elle n'est plus la relation de l'homme à Dieu, mais de l'homme à l'homme parce que le divin est réintégré dans l'homme et en tout le reste. On n'a même pas à changer de vocabulaire pour parler une tout autre langue. « Une fois démythisés, les sacrements révèlent bien ces joyeuses retrouvailles de l'humble et divine nature quotidienne : si Dieu est mangé et bu, alors manger et boire sont l'expression d'un acte divin » (p. 40).

La « Conclusion » de Claude Geffré (pp. 129-143) apporte de judicieuses remarques sur quatre points en particulier : « le retour du sacré » dont il critique l'expression comme phénomène culturel : « Je constate tout d'abord que le retour du sacré coïncide avec un phénomène de contre-culture » (p. 131); l'analyse sémantique du mot « sacré » qu'il distingue en *sacré religieux* : objets, lieux, personnes consacrées, et *sacré humain*, qualité de certaines valeurs fondamentales : vie, patrie, etc. Ensuite le sacré comme *substantif* qui renvoie à une expérience en relation avec l'expérience religieuse, mais qui n'est pas identifiable à Dieu. Enfin, la *source du sacré et le retour du sacré et l'avenir du Christianisme*.

Ici comme ailleurs, nous sommes en présence d'un phénomène de nostalgie de valeurs périmées. N'est-il pas vrai qu'il n'y a jamais eu tant de rois et de reines que depuis que les trônes sont vides ?

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

MANARACHE, André, *L'esprit de la foi*. Un volume broché (14 x 20 cm) de 254 pages, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

L'auteur explicite ses intentions. Il veut parler d'amour, mais en y mettant toute la minutie qu'exige un tel sujet, et en rappelant que si l'amour est nécessaire à tout il ne suffit à rien. Il veut aussi recueillir les acquisitions de la sagesse humaine pour les conduire au rajeunissement. Il veut enfin faire le point pour aujourd'hui, en vi-